

Jean Louis Schefer

La Cause
des portraits

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

aux enfants

LES VOYAGES

Le cinéma a dû commencer après la guerre, sans doute pour nous donner de la vie une image par laquelle s'effacerait le montage chaotique, à vrai dire parfaitement burlesque, des événements extraordinaires au milieu desquels nous avons fait nos premiers pas, comme autant de dés jetés sur une roulette dont le mouvement ne s'arrêtait jamais : les voyages interminables, l'odeur je ne sais pourquoi rance et poivrée des uniformes gris de l'occupant, la cave et sa malle d'osier, les sirènes des bombardements, la fin des alertes dont je sentais qu'elle terminait toujours trop tôt nos rôles de héros, comme si le grand principe de déception s'installait déjà par l'abréviation d'un tableau d'apocalypse dans lequel, sûrement, une place nous était aménagée à côté des anges sonnant la trompette, des séraphins, alliés de l'archange précipitant de son épée de feu les réprouvés dans un abîme de flammes. Éternel paysage de tartines sans beurre, de gâteaux de pommes de terre déguisés en friandise par de la poudre de chocolat, merveilleuse boîte en argent dans laquelle maman prélevait

une pastille de saccharine pour sucrer son café, d'un geste qui était à mes yeux le comble de l'élégance et le dernier raffinement – petites pastilles acidulées que je laissais fondre sur ma langue comme si je goûtais dans cette communion d'initiation à une concession de plaisir en prenant ma part de cet ascétisme de bon ton qui remplaçait, comme par un tour d'esprit, l'ancien sucre par une malice de minuscules bonbons acidulés.

Époque d'une généralisation des fantômes dont ceux de mon grand-père et de mon père dont je gardais l'image floue des dernières apparitions, fantômes de quelques amis et parents mystérieusement éclipsés, éloignés par d'incompréhensibles voyages, semblants de nourriture auxquels à notre âge nous n'attachions pas d'importance. Nous nous amusions plutôt des ingénieux déguisements alimentaires, de tout un régime de semblants dont j'ai par la suite retrouvé la pratique dans ce que l'on nommait les nourritures de théâtre (poulets en carton, pain en bois, vins faits d'eau et de poudre de coco) : nous étions prêts à consommer des apparences, à entrer dans un théâtre agrandi et, sans doute, à apprécier les délices des trucs cinématographiques.

Le cinéma est néanmoins venu plus tard, après les derniers soubresauts de cette guerre dans laquelle je n'ai eu que le rôle d'un enfant distrait, sans cesse promené dans des lieux inconnus et mis dans des situations cocasses, dispensé par les événements de toute assiduité scolaire, déménageant avec les grands, passant du salon à la cave, d'une ferme à un château, côtoyant tour à tour de farouches patriotes, des gens du monde qui semblaient s'être mis au régime par orgueil calviniste. Séries d'invraisemblables trains où les petits, pour un surcroît d'aventure, dormaient dans les

filets, passant la tête à la fenêtre pour jouir de la vitesse enivrante, de la fumée rabattue, douce, âcre et porteuse des redoutables escarbilles dont nous bravions le danger dans l'espoir d'être ensuite soignés d'un geste preste de la main de maman qui pliait (ouvre bien les yeux !) son mouchoir blanc en triangle et nous récompensait d'un baiser. Très longs voyages qui étaient eux-mêmes des vacances, compartiments partagés avec des voyageurs « tout à fait ordinaires » ou « de très braves gens » (« mes enfants, s'il vous plaît, ne regardez pas, soyez charitables » – conseil longtemps prodigué dont nous comprenions aussitôt qu'il traçait une infranchissable barrière sociale entre nous, enfants de la lune, et ces très braves gens qui avaient, outre d'invraisemblables accents de quartiers, le mauvais goût de transpirer) ; et ces voyageurs mangeaient toute sorte de choses, des œufs, des fantaisies de charcuteries (« non merci, chère madame, peut-être un biscuit »). Les Chère Madame, Cher Monsieur ainsi prodigués hors de propos composaient alors, avec l'idée d'une charité très particulière, tout l'arsenal d'escrime dont usait malicieusement maman au milieu du dérangement des classes sociales. Nous avons très tôt, dans ce chaos, appris du charme et de la finesse d'esprit de maman l'injustice, et que cette charité devait être d'une autre espèce que la bonté. La compassion pour les gens d'un autre monde devait être réservée au cinéma, tout comme l'effusion sentimentale aux derniers navets d'avant-guerre, aux premiers terrifiants films burlesques que nous pouvions regarder sans danger, comme par une visite d'aquarium nous garantissant de tout péril, des blessures, des dents de requin, où le spectacle des crétiens n'offrait aucun risque de contagion (*Les Deux Nigauds*, *Adémaï aviateur*, à peu

près tout le catalogue des *Laurel et Hardy*, avant l'arrivée des *Charlot* qui ont semé sur les routes poudreuses de la vie filmée les images les plus lamentables de l'exode : celles d'un exode à un seul ouvrant la perspective d'un désert infini ; et la réalité, peut-être, d'un exil dont le cinéma pour enfants me convainquait de la fatalité). Et fallait-il, un jour, ressembler à ces hommes qui ne grandissaient pas, sales, bricoleurs de la pauvreté sociale, effroyablement sentimentaux, éteignant un incendie avec une tasse à thé, aux prises avec de riches barbus, des dames imposantes qui, après tout, pouvaient, au prix d'une légère mise au point, ressembler à certaines de mes tantes à face-à-main, à chapeaux fleuris et à bottines démodées ?

Trains encore pour un retour des vacances d'exode dans une bourgade de Corrèze dépourvue de musée, de librairie, de vraies rues, de société et dont mon père se lasse assez vite (« Ma chère Marie-Louise je m'ennuie », couplet familial relayant le « Madame je m'ennuie » de mon grand-père – « mais, je ne sais pas, allez au cinéma. – le cinéma m'ennuie » ; très long retour à Paris dans des wagons de bois (chevaux 25, hommes 110), freinés, immobilisés durant des heures sous le soleil, grincement des roues, heurts ; je suis déjà dans la lune et, par cette élection qui protège une première fois ma vie, me suspend au-dessus de la terre au milieu des dangers, je ne quitterai plus jamais cet astre qui me sauve de la détresse, du danger et de l'ennui ; plancher de bois et, je crois, quelques pommes pour toute provision, eau dégorgée par une fontaine sur un bout de quai, presque en pleins champs, là où finit le gravier rose et où commence l'herbe, puis la terre et les cailloux, éclaboussures sur les sandalettes ; nous restons groupés

autour du « prince sans rire » et rentrons à Paris parce qu'il s'ennuie à la campagne. C'est à Paris qu'il meurt un jour de printemps ensoleillé, maman pendant quelque temps n'est plus vêtue qu'en grand deuil, son si beau visage dissimulé par un voile noir. Cette ombre de grand théâtre est restée dans nos vies, nous devons dorénavant nous arranger de toute sorte de rôles de comédie, témoins d'un monde loufoque, cruel, où ne jouent que des disproportions de figures. La race des seigneurs s'est éteinte. Nous sommes désormais spectateurs. Mais spectateurs de la vie même, c'est-à-dire de la vie des autres : nous apprenons très tôt, comme par une tradition d'esprit du clan, une variante d'application de la charité : la caricature, la pointe assassine, les calembours cruels, la flèche du Parthe, en somme l'esprit de salon ; on nous enseigne les grandes manières non les moyens de survie dans un monde qui s'est déjà écroulé. L'espèce de simplicité et de dureté évangéliques qui préside à notre éducation, tout ce que nous gardons des traditions protestantes, doit nous convaincre que tout ce à quoi nous devons désormais renoncer est de mauvais goût. En un mot, puisque « la famille, autrefois, c'était tout de même autre chose », nous voici survivants et nous préparant à une vie de copies plus pâles, élus cependant et voués par notre fragilité aux délices inédits du nouvel enfer social.

Je suis élu moi aussi et protégé je ne sais comment ; à cause d'une sensibilité qui résulte d'une blessure qui devait être éternelle (la mort de mon père), mon éducation est esthétique. Peu vigoureux, résistant cependant à tout, j'ai une aversion déclarée pour les jeux brutaux, toute ma science d'enfant est un savoir de société tenant aux certitudes apprises que « cela ne se fait pas, cela

ne se dit pas ». Et je ne sais comment, avec le goût flatté pour les chimères j'ai appris le bon sens, non toutefois le réalisme.

Le cinéma a commencé son terrible pacte de réalité en même temps que l'école ; bandits, femmes entretenues, poignards, pistolets, bergères, enfants de la zone, clochards, danseuses de cabaret, chevaliers d'industrie, avocats véreux et les éternels nigauds aux pantalons souillés : j'ai connu là, tout autre chose que du plaisir de comédie, l'irruption d'une vulgarité qu'aucune terreur n'avait pu mettre au monde durant les années de guerre. J'ai peur au cinéma dont je suis bientôt dispensé. « Charlot ne l'amuse pas ! cet enfant, une telle sensibilité ! non maman, je le trouve triste. » Et je sais trop bien pourquoi ; c'est que nous avons failli mourir et que d'ailleurs nous sommes morts plusieurs fois, morts à la première beauté du monde, morts à la lumière, morts à la délicatesse humaine, à cette musique d'anges que je voudrais entendre et qui doit être réservée à mon père et dont le choral de Bach « Wachet auf, ruft uns die Stimme », *éveillez-vous ! nous crie la voix*, quelques années plus tard me donnera tout à la fois l'espoir d'un monde sans pesanteur et la terrible certitude que la musique a déjà été jouée avant que je ne puisse l'écouter ; j'en suis sûr alors puisque cet empoignement du réveil musical qui me dit « trop tard » me fait verser les larmes qui n'avaient pu couler, dans mon hébétude d'enfant, à la mort de mon père. Et puis cet autre choral : « Le jour où il daignera lui-même effacer mes larmes. » Non, je n'aime pas Charlot parce que j'ai simplement peur ; je suis comme lui, sur une route poussiéreuse qui s'éloigne d'elle-même et part sans espoir vers la maison jaune où nous étions tous, enfants, avec notre père, au soleil, abeilles bourdonnantes, sapins, muret

de pierres sèches et les fruits que nous allions cueillir aux arbres et l'église, dans la vallée, qui sonnait les heures du jour. Charlot orphelin, claudiquant, boitillant, qui se retourne une dernière fois vers nous, hausse les épaules et sourit comme pour dire : « tant pis, je n'y peux rien. »

Dans la réelle détresse de l'après-guerre (fortunes évanouies, éparpillement de presque toute la famille, irrésistible ascension des anciens trafiquants crémiers, derniers soupçons portés sur de présumés collaborateurs, morgue des aristocraties appauvries formant club), un ami de la famille, alors au ministère de la Santé, invente pour certains d'entre nous des séjours en colonie de vacances afin de soulager maman qui se remet difficilement d'une grave pleurésie. L'une de mes sœurs part en Suède, la Hollande m'est réservée. Nous apprenons à mots couverts qu'autrefois notre famille a fourni des hommes d'État à ces pays, ministres, conseillers, sénateurs. « Je crois bien, mon petit, que vous avez une parenté... enfin, c'était autrefois. D'ailleurs ton grand-père, le cher grand homme, parlait le suédois ; il avait fait ses études de droit à Uppsala, il y est retourné parfois, pour des missions, ou je ne sais quoi... Enfin, tu verras, la Hollande, ce doit être très amusant, il y reste peut-être de la famille, tu pourras peut-être t'enquêter... » Me voici, à neuf ans à peine, chargé de mission diplomatique ; l'ambassade, cependant, va capoter dès le début du voyage. Mais j'ai retenu quelque chose : la famille est une toile d'araignée ; nous avons des cousins partout, mécènes, conseillers d'État, banquiers protestants, diplomates : en somme une toile où je crains d'être le chétif moucheron. Je vais partir, muni de ce brevet imaginaire, en culottes courtes (« non, non, les pantalons longs

sont réservés, à ton âge, aux fils de concierges ! »), jambes nues, chaussettes tombantes, mais néanmoins chargé d'une extraordinaire mission : combler la fissure agrandie par les siècles ! avec une petite valise et son étiquette sur laquelle la large écriture de maman a inscrit mon nom et notre adresse d'Auteuil, « parce qu'on ne sait jamais, avec cette confusion... ». Confusion ? La guerre n'est donc pas finie. Elle a commencé une habitude de voyages extraordinaires et pendant des années un diabolique élastique nous tire en tous sens. Un soir de décembre 1944 un camion m'emmène à La Ferté-Gaucher. Mon frère et moi avons attendu le camionneur pendant des heures dans un immense café vide près de la gare de l'Est : « tu peux commander ce que tu veux – je voudrais bien du chocolat – il n'y a pas de chocolat ! » Nous attendons très longtemps avec des verres d'eau colorée, tout est gris et marron, je lui demande pourquoi des bandes de papier sont collées en croix sur les vitres : « c'est à cause des bombes » ; il m'explique encore que les gens que nous voyons passer encadrés par des soldats sont des prisonniers qu'on emmène en Allemagne. « Et nous aussi ? – non, tu pars seul, tu retrouveras nos sœurs. Tu dois être sage et courageux, tu sais que maman est très malade. » Oui, je sais. Il a quinze ans, désormais chef de famille. Je ne sais plus comment il me dit au revoir. Le chauffeur, comme chargé d'une mission secrète, ne parle pas jusqu'à l'arrivée de nuit, dans la neige, s'arrête au milieu du bourg et m'indique le chemin : « là-bas, tout droit, la maison avec la grille. » J'enfonce dans la neige ; était-ce déjà la même valise ? J'arrive dans une maison où un poêle est chauffé à blanc, de gentilles personnes que l'on ne remerciera jamais, qui viendront plus tard à Paris pour me revoir,

un dimanche de 1948, je crois, où nous déjeunons boulevard Saint-Germain chez une de mes tantes et que l'on fait attendre dans l'antichambre : « Tu sais, Jean Louis, nous nous attendions à un autre accueil ! tu veux bien nous embrasser ? » Je veux bien. « Et ta maman n'est pas là ? » Je n'ose pas, ils s'en vont, retournent à La Ferté-Gaucher où je n'avais jamais vu mes sœurs, rencontré en plein champ un parachutiste anglais qui met un doigt sur sa bouche en me voyant, vu le fils d'un de nos amis, un jour de printemps, descendre d'un camion bâché avec un groupe de jeunes gens armés de fusils : « Mais Jean Louis, que fais-tu ici ? Je suis dans cette maison-là. Et toi Michel, pourquoi as-tu un fusil ? C'est un secret : nous allons à la chasse aux lions ! – Aux lions ? – Oui, il y a beaucoup de lions cachés dans la forêt. » Je vois la Libération, répétée la veille dans les rues vides, le maire montre l'arrivée des chars : « Ils arrivent de là », le village entier tourne la tête, regarde l'horizon vide, « et reculez-vous, les chars manœuvrent très mal, ils vont monter sur le trottoir ». Ils arrivent le lendemain, par une autre route, passent devant la maison, des soldats noirs jettent du chewing-gum, de petites barres de chocolat aux mains tendues, « Merci, merci ! », mais eux n'en veulent plus, ils demandent des fruits, des tomates, encore des fruits : « tomates ! », je m'improvise lanceur de tomates aux libérateurs. Pendant des mois on m'a fait monter sur une chaise pour déplacer de petits drapeaux américains sur une carte, parce qu'avec eux, on est sûr, « ils ont du matériel » et Radio Londres avec sa moulinette et les messages personnels répétés deux fois, dont je retiens « le chef de gare est cocu », « la cousine est sur le canapé », me semble-t-il. Tout disparaît ensuite ; je dois être emporté par ce

tourbillon de couleurs et de nouveau à Paris. Nous écoutons des concerts à la radio, le même appareil où j'avais entendu Harold Paqui : « Et comme Carthage, Londres sera détruite ! » – « n'écoute pas ces horreurs ». Pourtant, le début des humanités : Carthage a été détruite récemment. L'école devra nous guérir d'à peu près tout, rectifier des erreurs de chronologie ; elle sera impuissante à gommer les dernières chimères. Le monde auquel nous appartenons et dans lequel, à condition d'un sérieux bricolage des ruines et réparation, si possible, de quelques dégringolades sociales, nous entrerons de nouveau, pourvus d'une forte et impeccable éducation, est celui de la Restauration. Les grands emplois cependant, que maman pense réservés de droit à notre monde, nous échapperont « parce que, vois-tu, depuis le départ de ton grand-père, nos relations, enfin, notre ami le maréchal Lyautey, notre cousin François Poncet, le prince de Poix, nos chers amis, et un peu parents, les Saint-Maurice... et puis comprends-tu, nous n'avons plus les moyens de rendre les invitations. Il faudra éviter, sauf nécessité familiale, les invitations de château ». J'ai compris tout cela (ce doit être une question de fibre), avant de savoir lire. Je pense avoir été le seul de mes camarades à ne pas tout à fait rire, adolescent, au film anglais, *Noblesse oblige*, dans lequel, à quelque chose près, j'aurais pu être comme le fils de la jeune et charmante veuve qui avait entrepris d'éliminer les parents séparant son fils du titre et du domaine. Alec Guinness, qui semble parachuté depuis la lune, serait-il un allié dans cette comédie ? Restent quelques caricatures de familles historiques, cousins, alliés qu'une mécanique de hasard fait paraître, pour notre plus grand divertissement, comme des animaux de manège et dont cer-

tains, le sourcil froncé, s'enquière du progrès de nos études. On fonde sur moi les plus grands espoirs, cependant aussi digne que je m'efforce d'être, et d'un goût si marqué pour les subtilités, « tout à fait son grand-père », je vais m'ennuyer en classe et, terrifié par la tyrannie de maîtres qui parlent un mauvais français, apprendre à lire et à écrire le plus tard possible – je tiens à préserver le royaume magique des images dont je crains que l'orthographe ne les dégrade irrémédiablement. Dans ces premières années scolaires mes camarades d'école sont vérifiés dans le *Botin mondain*. J'ai pour compagnon, à l'époque des petits scouts où l'on m'a mis « pour me faire sortir de moi-même », un jeune Paléologue (« mais l'ambassadeur Paléologue était tout à fait de nos relations ! »), qui s'ennuie comme moi ; nous regardons les feuilles d'arbres au cours d'une excursion pendant laquelle on nous apprend à faire cuire des pommes de terre dans une marmite posée sur des pierres. Les pommes de terre sont restées crues – nous avons dû, pendant une heure, récupérer la marmite noircie à la fumée, avec du sable humide ; un autre jeune inadapté social chante des airs d'opéra dans les sous-bois. Nous n'avons pas foi dans cette préparation aux techniques les plus élémentaires de survie. Les rassemblements scouts, dont je me ferai également dispenser, ont quelque chose des défilés de miliciens, ou des impeccables alignements de gymnastes de la Wehrmacht qui passaient sous les fenêtres du salon en sortant du stade Jean-Bouin « Aye hi ! Aye ho !... » ; quelques crétins à jambes poilues saluent le bras tendu, talons joints. Notre degré inférieur de « Loups » nous a réservé comme guide une élégante cheftaine qui ne sait quel jeu inventer pour ces jeudis sans école. Un jour d'automne

elle rassemble notre petite troupe au pied d'un arbre du bois de Meudon, s'assied devant nous en tailleur en dévoilant les plus belles jambes du monde, dégageant un pouce de peau au-dessus de ses bas ; l'odeur des feuilles tombées se combinant à ce tableau furtif, à la déception de la jupe vite rajustée, je vais garder (autre Actéon) l'indiscrète révélation de la beauté surprise comme un secret criminel. « Tu t'es bien amusé ? – Oh oui, les feuilles d'automne. – C'est vrai et c'est d'une mélancolie enchanteresse. » Je quitte néanmoins l'armée et vais préférer l'automne à toute autre saison.

Une projection de *Pinocchio*, que je crois arrivé avec les tanks de la Libération, à laquelle m'emmène mon frère aîné, précède ces vacances hollandaises. Comment sympathiser avec ce garçon stupide, écervelé, tout en bois, qui désobéit à Gepetto, le menuisier sadique qui lui a donné cette vie fatale et qui a l'air d'un second vicaire bricoleur, ou avec l'horrible grillon qui l'oblige à retourner en classe ? Je n'aime pas les choses pour enfants, je n'espère que la musique, à vrai dire je l'attends, suis prêt pour ce royaume des anges, aérien, sans terre, sans pesanteur. Les rues sont extraordinairement sales, et les passants, après le film, tous couverts de poudre grise.

Était-ce la même semaine ou le même jour d'une autre année ? Le temps a certainement dû s'emmêler, brouiller le puzzle, découper et monter les uns avec les autres des bouts de paysages, des maisons, des camions, avec de la fumée et des trains, des éclats de bombes, des choux-fleurs qui éclatent presque sans bruit dans le ciel mais pas de musique, uniquement du bruit et du silence, des chuchotements et seulement vers la fin, à

mi-voix, comme dans une église vide, « vite, les enfants, allons, dépêchez-vous ! »

Les vacances hollandaises ont été organisées comme une immense fête. Roulements de tambours, un arlequin dans une barboteuse trop grande : « Ça va les enfants ? – OUI... », deux trois ânes portant des plumes entre les oreilles qui hochent la tête (« il n’y a plus de chevaux pour le cirque » – je pense que les Allemands ont dû les manger), de petits chiens blancs qui sautent dans des cerceaux et puis l’effroyable spectacle d’acrobatie d’une trapéziste dans un pauvre maillot à paillettes qui tourbillonne en l’air, passe d’un trapèze à un autre ; je suis horrifié par cette femme nue pour enfants, qui me semble laide, sale et qui court pour nous amuser un danger mortel dans ce jeu sans fin, qui va sûrement tomber, volant sans parachute, avec son derrière indécent, son air méchant. J’ai peur, honte pour elle, honte d’être un enfant sous les yeux de qui elle risque de mourir, et d’être obligé d’assister au spectacle de ces métiers de rues dans lesquels des pauvres se contorsionnent, se déguisent et font des sauts périlleux pour des enfants cruels qui battent des mains. Je ferme les yeux, je ne suis pas cruel ; durant ces années vagues je n’ai pas tué grand monde : une ou deux fourmis, peut-être épilé une mouche, rien d’autre ; je suis un rêveur. Maman dit : un poète, « mon Pierrot lunaire ». Je suis donc dispensé de tout, et puisque le cinéma m’ennuie (ce doit être une tare familiale), « eh bien essayons autre chose ! » : l’aquarium du Trocadéro où évolue l’affreux coelacanthé dont la contemplation produira à la longue un effet désastreux : « Mais cet enfant est muet comme une carpe ! »